

## Quelque chose de neuf

Richard Saint-Gelais, *L'empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*, Québec, Nota bene, 1999, 402 p., 24 \$.

Sylvie Bérard

Numéro 105, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Productions Valmont

### ISSN

0382-084X (imprimé)  
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Bérard, S. (2002). Compte rendu de [Quelque chose de neuf / Richard Saint-Gelais, *L'empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*, Québec, Nota bene, 1999, 402 p., 24 \$.] *Lettres québécoises*, (105), 53–53.

# Quelque chose de neuf

*Discours de savoir et discours de fiction, invention scripturale et exploration lectorale :  
la science-fiction tresse tout cela, non pas en un tout homogène,  
mais bien en un ensemble effervescent – et fascinant.*

Richard Saint-Gelais

ESSAI  
Sylvie Bérard

IL EXISTE D'INNOMBRABLES ÉTUDES HISTORIQUES, thématiques, voire sociologiques de la science-fiction, mais très peu qui s'intéressent à sa forme et à son discours. Dans *L'empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*, Richard Saint-Gelais s'attarde à différentes « dynamiques de la science-fiction ». Son hypothèse de départ est que le genre tient grandement à la lecture.

## Un genre moderne ?

Après s'être posé toute une série de questions sur ce qu'implique le fait de lire la science-fiction, sur ce qui fait la spécificité de sa lecture et sur la répercussion que celle-ci a sur le genre, l'auteur divise sa réflexion en trois parties.

La première est consacrée à quatre motifs structurels récurrents qui se révèlent pour la plupart comme des sous-genres autonomes. D'abord, l'anticipation montre combien la science-fiction a appris à manipuler le temps, l'appropriant notamment à des fins tant prospectives (description de ce qui sera) que rétrospectives (la narration au passé) et le réinventant ainsi perpétuellement. Puis, l'uchronie, située hors du temps dans un présent parallèle, révèle que la science-fiction est en mesure de détruire en quelque sorte le monde connu pour l'écraser sous un autre monde possible. Ensuite, facteur important dans le genre, la vitesse tient à l'impatience science-fictionnelle de voir les choses se réaliser et à son empressément à imaginer des moyens plus rapides pour passer d'un point à un autre ou d'un temps à un autre. Enfin, Richard Saint-Gelais note que la science-fiction est habitée par des éléments issus directement du récit de détection, puisque l'intrigue comporte souvent une énigme — quoique celle-ci, contrairement au polar, ne soit pas toujours résolue ; celle-ci peut prendre deux formes : « *énigme restreinte* » (p. 129) ou trame du discours se faisant « *tissus de signes* » (p. 129).

Dans la deuxième partie de son ouvrage, l'auteur se consacre au discours et à la lecture de la science-fiction, se penchant en particulier sur leur interaction. Plutôt que de reprendre les différents clichés qui ont cours à propos de la science-fiction (en insistant sur ses prétendues faiblesses), il s'efforce de repérer les mécanismes à l'œuvre dans le genre : comment la science-fiction construit sa propre encyclopédie, comment son énonciation s'ancre dans le présent, comment la science-fiction instaure un réalisme qui lui est propre, mais aussi comment elle se présente comme telle à son lecteur de par son paratexte et son vocabulaire.

La troisième partie, enfin, porte sur la science-fiction comme métافiction ou, si l'on préfère, sur les stratégies par lesquelles le genre s'ancre dans la modernité ou la postmodernité : autoréflexivité, brouillage des genres et bouleversement de la logique du récit.

|| *En science-fiction, la représentation n'est jamais assurée de perdurer sans basculer dans la mise en évidence de ses mécanismes, ou*

*de la fascination qu'elle procure. La métافiction n'y avance pas à visage découvert, elle trouve sa caution dans ce qu'elle fragilise en même temps — comme si la fiction menait d'elle-même à la mise en évidence de sa propre fictionnalité, de sorte que l'effet de représentation triomphe au moment où il se désigne comme tel.*  
(p. 301)

## Un jour nouveau

Richard Saint-Gelais s'affaire moins à analyser la science-fiction sous toutes ses coutures (il établit d'emblée la stérilité des discussions sur sa définition) qu'à jeter un pont entre les textes, à tenter de ramener certains groupes de textes choisis à leur plus petit dénominateur commun sans pour autant les réduire. Ce qui ressort de son étude, ce n'est pas sa faculté à poser une grille dans laquelle tous les textes s'inscriraient sagement, mais sa capacité à comprendre un genre au delà des poncifs et des évidences. De même, si son ouvrage n'est pas dépourvu d'une certaine portée historique (des motifs *classiques* aux débordements postmodernes), il ne s'agit pas ici de découper le répertoire en périodes mais bien de dégager certaines tendances aux contours historiques flous.

Cet ouvrage a paru il y a un certain temps déjà, mais différentes conjonctures ont fait qu'il n'a pas été possible d'en rendre compte plus tôt dans ces pages. Entre-temps, le livre a obtenu le prix Boréal 2000 de la meilleure production critique, signe que, s'il a été publié par un éditeur universitaire, il n'en obtient pas moins l'assentiment du milieu de la science-fiction du Québec.

Cet accueil favorable tient sans doute au fait que l'une des grandes qualités de l'ouvrage est de s'appuyer sur de nombreux exemples. On comprend que l'auteur ne s'est pas improvisé spécialiste de la science-fiction à la suite de la lecture d'une poignée d'œuvres (comme c'est parfois, hélas, le cas). Au contraire, ses exemples, allant de George Orwell à Élisabeth Vonarburg en passant par les frères Strugatsky, de Jules Verne à Robert Silverberg en passant par... Jules-Paul Tardivel (pour ne nommer que ceux-ci), montrent qu'il s'est baigné dans un corpus vaste, international, de tous les âges et de toutes les écoles de la science-fiction.

L'étude de Saint-Gelais se révèle d'une rigueur scientifique qui n'en demeure pas moins conviviale (quoiqu'un index aurait ajouté à la facilité de consultation de l'ouvrage). Je n'aurai pas l'insouciance de dire que « ça se lit comme un roman », mais je dirai certainement que *L'empire du pseudo* se lit comme un très bon essai, de la trempe de ceux que signe parfois Umberto Eco (avec qui l'auteur partage aussi une passion pour les titres amusants). Richard Saint-Gelais convie à un voyage au pays de la lecture science-fictionnelle les lecteurs et lectrices qui, tout comme ils consentent à se plonger dans un univers de science-fiction, accepteront de le suivre au bout de sa réflexion.